



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

On portera beaucoup de turbans cet hiver. La gaze brochée ou rayée est très-avantageuse pour cet usage. Une gaze blanche à larges lignes de satin rose formait un très-joli turban, qui était orné d'une aigrette moitié blanche, moitié rose.

— Un autre turban en gaze orange, orné d'un esprit noir, avait quelque chose de très-distingué et allait parfaitement à une jolie femme brune qui le portait.

— Des turbans très-simples et fort gracieux sont en gaze lisse blanche tout unie.

— Un turban dans ce dernier genre était orné d'un magnifique camée qui se trouvait au milieu du front.

— Un turban de gaze rose lisse formait une délicieuse coiffure, avec des cheveux noirs en bandeau et une rivière de diamans qui traversait le front.

— La gaze de Chambéry, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, sera charmante pour être employée en turban. Nous rappellerons encore combien cette gaze devient élégante lorsqu'elle est brodée. M^{lle} Ranbac en a fait exécuter plusieurs d'un goût parfait. Ce tissu se trouve dans les magasins de MM. Delisle, rue Sainte-Anne, Burty, rue Richelieu, Richer et Auzony, rue Vivienne.

— Le velours épinglé s'emploie pour capote. L'intérieur de la passe se double en satin ou velours plein.

— Un des genres de magasin les plus intéressans est sans contredit celui où se trouvent les milles petites fantaisies, ces accessoires, ces *riens* charmans, qui vous séduisent et qui vous paraissent *indispensables* dès que vous avez aperçu leur fraîcheur et leur grâce. Rien de plus entraînant que ces jolis petits sacs en cachemire ou velours, brodés d'or ou de soie; ces écharpes légères semées de riches bro-

deries nuancées, ces tabliers si pleins de goût dans leur simplicité, et tant d'autres objets tout gracieux qui vous frappent la vue lorsque vous allez chez M^{me} Lenormand (rue de la Paix, n° 26), tout simplement dans l'intention d'acheter de jolis gants ou un sachet parfumé pour renfermer vos mouchoirs. A tous ces articles, M^{me} Lenormand joint la confection de manteaux brodés d'un genre nouveau, de robes de bal, de manchons en velours, et de beaucoup d'autres objets de fantaisie dont la recherche et la fraîcheur font chaque jour distinguer ces jolis magasins.

MANTEAUX. — Le règne des manteaux est immuable, à en juger par l'immense quantité qui s'en confectionne chaque jour. Il serait difficile de déterminer les couleurs ou dessins les plus à la mode, tant ils offrent de variétés. On porte beaucoup de manteaux de tissus épais qui ne nécessitent point de doublures. Ils ont des fonds de couleurs très-foncées sur lesquels serpentent des dessins embrouillés qui paraissent également des deux côtés du tissu. Sur un fond orange des dessins noirs, mais tellement couverts qu'ils donnent un reflet sombre à l'étoffe. Des dessins verts sur un fond brun, bleu sur marron, etc.

— Les manteaux à la *Czarine* sont les plus nouveaux, les plus distingués cette année. M^{me} Popelard*, en les faisant apparaître dans le monde élégant, a donné à ce genre de luxe l'aspect qui lui convient le mieux, et depuis que les manches pendantes et les doubles pélerines ont imprimé un genre russe à nos manteaux français, nous voilà toutes occupées à les qualifier des noms les plus analogues aux régions glaciales où nous avons pris nos modèles. Mais tandis que les unes s'évertuent à donner des noms baroques, et les autres à les apprendre, nous avons entendu beaucoup de nos femmes, et les plus élégantes, s'en tenir au nom de manteaux.

* Rue Neuve-Vivienne, n° 3.

— On portera encore, cet hiver, beaucoup de pelisses en foulards. Cette étoffe, légèrement doublée et ouatée, est la plus commode et la plus propre aux toilettes de soirée.

— On fait toujours de très-grands collets.

— Les grandes manches, tombant de chaque côté du manteau, sont généralement adoptées. Beaucoup de manteaux ont aussi une large ceinture que l'on peut serrer autour de la taille; mais elle doit être placée sans la moindre prétention, afin de ne point donner de ressemblance avec le costume de douillette.

— On voit des manteaux en étoffe de cachemire garnis de dentelle noire. Les cordelières s'emploient plutôt que les agrafes pour arrêter le collet.

— Sur des manteaux en tissu de laine uni ou ouvragé, on met très-souvent une grande pélerine de velours ayant les bouts de devant descendant jusqu'aux genoux. Ces pélerines peuvent être bordées d'un simple liseré ou découpées en dents de loup.

FOURRURES. — On voit encore beaucoup de boas rappelant les modes de l'hiver dernier; mais il paraît que cette année on reportera de préférence des pélerines en fourrure. La martre a toujours la vogue. Les manchons seront un usage général.

— Le prix des fourrures est absolument le même que l'hiver dernier.

— Le petit-gris s'emploiera pour doubler des manteaux en cachemire.

— Les souliers de velours, garnis en fourrure soit martre ou cygne, repa-raissent en foule dans tous les magasins de souliers.

— On fait de jolis gants en peau glacée, doublés de laine-cachemire et ayant des revers en velours.

— On revoit aussi beaucoup de mitaines en velours brodé. Quelques-unes ont une petite dentelle noire au bord.

— Les corsets mécaniques de M. Josselin ont obtenu tous les triomphes de l'importation. Il est peu de villes importantes où leur usage ne soit connu aujour-

d'hui, et partout apprécié avantageusement. Rien ne pouvait, en effet, mieux concilier les intérêts de la santé et ceux de la toilette, que la combinaison d'un corset dont on pût se débarrasser spontanément et sans aucun secours étranger. Il fallait cependant vaincre l'espèce de répugnance attachée au mot de *mécanisme*, qui, présentant à l'imagination un attirail de crochets et de rouages, éloignait au premier abord. Maintenant qu'il est bien reconnu que cette organisation est aussi simple et s'emploie aussi facilement que les corsets les plus ordinaires, il est peu de femmes qui ne cherchent à en adopter l'usage, et nos éloges sur cet article deviendront bientôt inutiles à son succès.

— Les *corsets à aiguilles* se délaçant instantanément, et étant d'un prix plus modéré, s'adoptent beaucoup par les maîtresses de pension, qui y trouvent le double avantage de préserver la santé de leurs élèves, en ne les exposant jamais à une pression dangereuse, et d'épargner la fatigue et le tems indispensables pour délayer chaque soir les corsets des demoiselles. Dans ceux dont nous parlons, le retrait d'une aiguille, qui tient lieu de baleine, dégage tous les œillets à la fois et détache le corset à l'instant même. Ce procédé, d'un avantage immense, assure de plus en plus la vogue à son inventeur, dont l'adresse est toujours : MM. Josselin et Pousse, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28.

— M^{lle} Eugénie Bonte, ci-devant rue de Cléry, vient de transporter ses magasins rue des Fossés-Montmartre, n° 9. Ce nouvel emplacement est de la plus gracieuse simplicité. Les stores qui ornent les croisées sont d'un goût parfait; les feuillages, les fleurs et les oiseaux qui se détachent sur le doux reflet d'un fond blanc, offrent une fraîcheur et une variété qui s'accordent parfaitement avec les fleurs, les rubans et les plumes qui font le matériel du magasin, et dénotent le goût qui a présidé à cette organisation. M^{lle} Bonte fait des envois en province et à l'étranger.

— Le thé, devenu une habitude à la mode dans nos salons, devait bientôt importer de l'Angleterre chez nous non seulement son usage, mais toutes les recherches qui l'accompagnent. Nous ne sommes peut-être point encore arrivés au luxe des bouilloires, des théières massives, et de ces immenses cabarets sur lesquels s'évalent les richesses du Pérou et de la Chine, mais déjà nous apprécions tous les petits accessoires qui peuvent ajouter à la suavité de cette boisson. Auprès de nos gâteaux les plus délicats, de nos biscuits les plus renommés, doit apparaître aujourd'hui dans tous les thés les *croûtes à thé*, délicieuse composition qu'il est de bon goût et de bon ton de servir également au déjeuner d'une délicate élégante, qui ne peut affronter ni le pain ni la brioche bourgeoise. Les *croûtes à thé* sont à la fois un mets agréable, léger et nourrissant, et certes elles ont droit à un succès d'estime, pour peu que justice leur soit rendue par le palais des consommateurs avec plus d'impartialité que l'esprit n'en met souvent pour juger des productions d'un autre genre*.

FRAGMENT.

..... Alors accablé du poids de l'existence, je sentis mes pensées prendre un violent essor. « C'est trop souffrir, » m'écriai-je, en m'élançant vers le précipice qui borde la montagne. Déjà mon œil en mesurait la profondeur; déjà mon pied, glissant sur la mousse du rocher, avait perdu son appui : j'allais disparaître. Tout-à-coup une main vigoureuse me saisit, et me ramène dans l'étroit sentier au bord de l'abîme. C'était un berger. Nous nous regardâmes quelques instans sans parler. « Insensé! m'écriai-je, ta mission est-

* Chez M. Moullet, rue Richelieu, n° 93.

elle de prolonger les misères de celui qui souffre ? De quel droit viens-tu m'arracher à la mort ? »

Le pâtre, sans me répondre, m'entraîna de force loin du précipice. « Étranger, me dit-il, viens avec moi ; on est heureux sur la montagne, l'air y est pur ; ici le cœur est à l'aise, on est plus près du ciel ; laisse les réflexions aux habitans des villes ; ne pense à rien... tu verras lever le soleil, et ton âme sera joyeuse. »

Je le suivais machinalement, et nous gravîmes le coteau. Mille projets de mort et de destruction se confondaient dans ma tête. « Sans lui, me disais-je tout bas, je serais en lambeaux à présent ; dès demain les vautours auraient dévoré mes chairs accrochées aux rocs, les loups auraient fait l'enterrement de mon cadavre... quelques cheveux suspendus aux ronces du précipice témoigneraient seuls que j'ai existé ! »

Nous marchâmes pendant une demi-heure en traversant des troupeaux que ma présence semblait étonner. « Tu te reposeras, me disait le berger ; la montagne est si belle ! tu l'aimeras aussi, et tu ne voudras plus mourir ; on dort bien au chalet... L'orage réveille quelquefois, alors on entend la voix du ciel gronder les hommes ! Les méchans en ont peur, mais moi je chante de joie en pensant que je suis si près de Dieu ! »

Je ne répondis pas ; je me sentais en proie au dépit et à la haine. Un homme heureux devant moi ! La jalousie me déchirait, et mille sentimens tumultueux m'agitaient à la fois. Un gros chien vint au-devant de nous ; il sautait en aboyant, et le berger, joyeux aussi, passait sa main nerveuse sur la tête énorme de l'animal. Nous découvrîmes le chalet. Une jeune fille, debout sur la porte, nous regardait approcher. « Lise, lui dit le pâtre, voici un étranger ; il souffre, il veut mourir ; son âme n'est pas en paix ; vois-tu, ma sœur, tout le monde n'est pas aussi heureux que nous. »

La jeune fille fixa sur moi ses grands yeux noirs ; ils resplendissaient d'avenir. Une pensée d'enfer pénétra aussitôt dans tout mon être, et je m'assis en maudissant tout bas l'existence.

Je revins à la vie ; je regrettais d'avoir voulu mourir.

Debout avant l'aurore, je voyais la jeune fille sortir du chalet, et son regard tombait sur moi avec le premier rayon du soleil. Mon cœur, mes sens, furent dans une brûlante ivresse. Je n'eus bientôt qu'une seule pensée : Lise, toujours Lise ! Je calculais sa ruine, j'épiaï les mouvemens de son âme, et à chaque fois que je voyais le trouble de son cœur, je me réjouissais en frémissant de plaisir.

Quelquefois la montagne semblait crouler sous les efforts de la tempête ; les vents sifflaient dans l'espace, et la grêle frappait, à coups redoublés, les parois qui faisaient notre abri ; l'éclair brillait à travers le vitrage, et les loups, sortant des forêts, venaient hurler près de nous. Tous trois alors, pressés autour du foyer, nous écoutions la fureur de l'ouragan. Lise me regardait en me donnant sa main tremblante, son frère ouvrait la Bible, et moi je songeais au démon !

Le regard de ce qu'on aime renferme mille vies ; on le cherche, comme l'abeille cherche la fleur. Nos yeux se rencontraient sans cesse. Lise pleurait souvent : « Tu partiras, disait-elle, tu quitteras la montagne, Ernest, tu m'oublieras, et moi... je mourrai ! »

J'y pensais déjà, mais Lise m'avait résisté. Je lui appris que l'amour veut de grands sacrifices ! que le moyen d'être toujours aimé, c'est d'enchaîner par la reconnaissance... Enfin, Lise céda à mes prières ; elle céda au vœu de son propre cœur !

Le berger, pur comme l'eau du torrent solitaire, ne connaissait pas le mal ; il ne soupçonnait rien, et lorsqu'il voyait sa sœur assise auprès de moi, il se prenait à sourire, et nous embrassait tous deux.

Souvent le bruit de ses pas, ou le son de sa flûte, nous tirait d'une douce rêverie : nos bras entrelacés se quittaient alors, et gaiement nous allions avec lui au-devant du troupeau.

A cent pas de l'humble demeure des montagnards, s'élevait un antique ormeau. Il semblait présider aux forêts d'alentour, et ce colosse, agité par la brise du soir, se balançait dans l'immensité, comme un grand éventail. Là, nous contemplions la nature, et lorsque la lune venait, comme un conquérant, traverser l'étendue du ciel, alors, transportés par un saint transport, nous chantions un hymne religieux.

Puis nous pensions à nous, et Lise me disait : « Vois-tu dans le lointain ce lac qui baigne le rivage ; on dirait qu'il craint de le quitter... la vague inquiète revient à tout moment... elle s'élance vers la rive. De même, mon cœur bondit contre le tien !... de même, mon âme vient chercher la tienne.

— Chère Lise, lui répondais-je, cette eau est mon image ; ton regard me trouble et m'agite, comme le zéphir émeut et console l'onde que l'orage a battue. » Et la jeune fille tressaillait !

Nous soupirions alors, et souvent la nuit venait nous surprendre. Nous nous levions enfin ; Lise s'appuyait sur moi. A pas lents nous regagnions le chalet. L'air agitait les cheveux de la jeune fille, et de grandes tresses noires enlaçaient mon bras et parfumaient mon visage.

Bientôt un changement s'opéra dans Lise. Elle devint inquiète ; ses yeux humides se levaient sans assurance ; elle évitait son frère. Je devinais ses douleurs, et, dans ma cruauté, je feignais d'ignorer son tourment. Un soir, assis tous deux au pied du grand ormeau, elle m'avoua ses angoisses. « Ernest !... Ernest, je suis perdue ! me dit-elle d'une voix tremblante... Mais tu m'aimes... tu m'épouseras... je ne te quitterai jamais, et cette idée me console... Avec toi, le bonheur est partout... Ernest... partons... aban-

donnons la montagne... fuyons la colère de mon frère !... »

C'est ainsi que parlait la jeune fille, en levant vers moi des mains suppliantes. Je fus saisi d'un orgueilleux courroux : « T'épouser ! m'écriai-je, t'épouser !... moi !... y penses-tu ? » A ces mots, les yeux de Lise restèrent immobiles, comme si la mort l'eût frappée. Elle tomba à mes pieds. Je la relevai, et l'ayant placée sur le banc qui entourait l'ormeau, j'appuyai sa tête contre le tronc de l'arbre. La jeune fille était évanouie ; elle ne fit aucun mouvement... Je m'enfuis.

Et descendant la montagne à la hâte, j'arrivai bientôt au bord du précipice ; c'était là que, six mois auparavant, le frère de Lise m'avait sauvé la vie. J'entendis tout-à-coup marcher rapidement, et un homme parut : « Arrête ! me cria-t-il en accourant, arrête, je sais tout ! viens, cruel ! viens, monstre ! tu vas mourir ! » Alors le berger me joignit, et me saisissant de ses bras nerveux, il s'efforçait de m'étouffer. Nous luttions sur le bord de l'abîme, et les pierres, se détachant sous nos pieds, roulaient avec fracas dans le gouffre. Les coups que portait le pâtre furieux allumèrent ma rage.... d'abord je voulais fuir ; bientôt je voulus tuer. « Tu y descendras avec moi, » s'écriait le montagnard, en s'efforçant de m'entraîner dans le précipice !

Mais, au moment où tous deux nous allions être engloutis, ma main rencontra mon poignard. Je portai un coup terrible ; le berger tomba à la renverse, et moi, inondé de sang, debout sur le ravin, je vis ce corps descendre par bonds dans l'abîme, et disparaître à jamais. Un bruit sourd retentit encore, puis un silence horrible succéda tout-à-coup !

Un cri aigu se fit entendre, et mes yeux égarés se tournèrent avec effroi... Une figure blanche se dessinait dans l'obscurité, sur la pointe du coteau : c'était Lise ! Éperdu, je cours à elle, et, gravissant aussitôt la colline, je cherchais à l'at-

teindre. Lise fuyait devant moi, comme le fantôme des ruines ! De loin, je la vis arriver au pied de l'arbre qui semblait encore nous attendre ; elle s'assit et regarda le ciel ; puis son bras qu'elle avait levé retomba avec violence. Bientôt je fus à ses côtés. Lise venait de se frapper ; elle était mourante et clouée à l'arbre par le couteau homicide. « Ernest !... Ernest !... mon frère !... » s'écriait-elle, en se débattant avec l'agonie. Et comme j'arrachais le fer de son sein, elle tomba morte !

Mes dents se brisaient les unes contre les autres. Je voulus me frapper, mais le démon, paralysant mon bras, m'empêchait de faire un mouvement. Immobile et glacé d'horreur, je crus voir l'enfer ; et le sang de Lise qui coulait à grands flots, réchauffant mes pieds, me rappela à la vie. La lune, pâle comme un spectre, se leva soudain ; mes jambes m'emportèrent ; je m'enfuis à pas précipités. Le chien sortit du châlet, et, s'élançant sur moi, il me mordait avec furie, et sans relâche me poursuivait ; l'écho répétait les cris de rage de l'animal acharné. Il me quitta tout-à-coup, et repartit comme un trait. Je descendis la montagne. J'entendais le vent siffler avec fureur, et comme des voix souterraines qui criaient : « Sang ! sang ! » Puis les hurlemens du chien arrivaient jusqu'à moi en longs et affreux gémissemens !

Alors... un bruit de rideau me réveilla. Mon domestique parut : « Il est dix heures, monsieur, voulez-vous déjeuner ? — Comment !... Ah ! dix heures, dites-vous ?... Ouf... Donnez-moi du chocolat, et emportez cette fiole d'opium, je n'en prendrai plus. »

D'ARLENS.

Un des ouvrages les plus intéressans de nos salons, est sans contredit la *Revue de Paris*. Les noms les plus célèbres de notre littérature déposent successivement leurs profondes conceptions et leurs brillans caprices. M. Loève-Weimars s'y distingue par un charme de style et une originalité de pensées dont on peut juger par cet extrait que nous lui empruntons.

LA PROMENADE.

La bourgeoisie de Brighton prenait le frais sur la jetée : les femmes, le visage enfermé sous une visière de gaze verte, et serrant autour d'elles les plis de leurs petits manteaux de tartan écossais que leur disputait une joyeuse raffale ; les hommes ensevelis dans leurs longues redingotes, et portant sur leurs traits cette expression de bien-être et de fierté que la vue de l'eau salée donne à tous les Anglais. A l'entrée de la jetée, les deux coudes appuyés en arrière sur le parapet, un jeune homme d'une douce et agréable figure regardait autour de lui d'un air d'insouciance, et promenait son petit lorgnon d'écaille tantôt sur les piétons de la jetée, tantôt sur les cavaliers et les voitures qui défilaient rapidement sur la grève. Du plus loin qu'il aperçut cette calèche qui s'avancait comme par un mouvement de cadence imprimé par la souplesse des ressorts et l'agilité des chevaux, il ne cessa de la regarder, et fit quelques pas pour mieux distinguer l'ensemble de ce merveilleux attelage. Le jeune homme prenait de plus en plus plaisir à ce spectacle ; il s'avancait sans cesse, et bientôt il se trouva à quelques pas en avant de la calèche. Alors il s'arrêta, lorgna de nouveau, parut se consulter un moment, et enfin éleva la main, faisant un signe mesuré et respectueux au personnage qui était au fond de la voiture. Celui-ci toucha légèrement le cocher du bout de sa badine, et les chevaux s'arrêtèrent tout-à-coup en raidissant avec grâce leurs jambes de devant.

— Je vous demande pardon de vous

troubler dans votre promenade, milord, dit le jeune homme.

L'autre le regarda avec attention et ne répondit pas un mot.

— Vous avez de bien beaux chevaux, milord. Des chevaux de pur sang?...

Milord fit un signe affirmatif.

— Je ne sais, reprit le jeune homme avec embarras, la main sur la portière, je ne sais, milord, comment vous dire le motif qui m'a forcé, moi étranger, inconnu de vous, à arrêter votre voiture... J'arrive d'Écosse, milord, et je viens jouir des plaisirs de l'Angleterre. Je me nomme Beauclerc, milord.

Milord salua.

— Horatio Beauclerc, fils aîné du duc de Carmarthen, et héritier de sa pairie...

La dame, qui n'avait pas daigné tourner les yeux de son côté, l'examina avec attention.

— Je crains bien, milord, que mon titre n'ajoute encore à l'inconvenance de ma démarche... C'est un désir effréné qui m'a saisi en voyant votre voiture, et il m'a été impossible de le réprimer. Mais aussi on n'a jamais vu des chevaux comme ceux-là!

En parlant ainsi, il les regardait avec amour, et se baissait pour examiner leurs jambes.

— La voiture est de Brown, dit-il en jetant un regard sur la boîte d'acier d'une des roues. Il est fameux, même à Édimbourg, et vraiment il mérite sa réputation. Tenez, milord, dussiez-vous me faire battre par vos gens, je vais vous présenter ma requête. J'ai dessein de faire quelque figure en Angleterre, et je songeais à monter mes équipages quand j'ai vu passer votre calèche. Ma foi! quand j'ai vu ces chevaux, cette livrée et ce carrosse, il m'a pris une envie folle, et je n'ai pu y tenir... Enfin je me suis mis en tête que vous consentiriez peut-être à me vendre tout cela, milord.

En France, de pareilles propositions mèneraient leur auteur tout droit à Cha-

renton; en Angleterre, on ne témoigne pas de surprise pour si peu de chose. Milord répondit qu'il était bien fâché de ne pouvoir rendre ce petit service au jeune gentilhomme; mais il n'avait que cette calèche et ces chevaux à Brighton, tous ses équipages étant restés à Londres.

Le jeune homme ne se laissa pas décourager, et fit observer à milord que Brighton ne se trouve qu'à peu de milles de Londres.

— Mais, mon jeune monsieur, dit milord, vous ignorez peut-être le prix de cette couple de chevaux. Harry, demandait-il au cocher, combien m'ont coûté mes chevaux?

— 1,500 livres, milord.

— Et ce coquin de Brown prétend que sa calèche vaut 500 livres, à cause des ressorts *silversteel*, comme le drôle les appelle. Ajoutez les harnais de mes nobles bêtes du Northumberland et la défroque de cette canaille, vous verrez que c'est un lourd bagage. Il faut laisser ces extravagances aux vieilles têtes comme moi qui ont hérité de leur pairie, et qui n'ont plus de compte à rendre à leur famille. Que ceci vous soit dit en ami, mon jeune maître.

Un salut de congé accompagna ces mots, et le cocher attentif leva aussitôt son fouet pour mettre en mouvement ses chevaux, qui piaffaient avec impatience.

— Un moment, milord, de grâce. S'il ne s'agit que de 2,500 livres sterling, je tiendrai le marché. Et en un clin d'œil il eut tiré de son portefeuille, et pris au milieu de ses papiers, deux traites sur un banquier de Londres, qu'il posa sur les genoux du lord.

— Comment, mon jeune ami, vous voulez mes gens et mon carrosse à l'instant même?

— Pardonnez-moi mille fois, milord; mais je vous ai prévenu que j'allais vous faire une demande inconvenante.

— Allons, monsieur, dit le lord en se levant, je vois qu'il faut vous dire comme

les maquignons : « Cheval vendu et dîner payé se livrent à la minute. » William, donnez-moi ma redingote. Vous appartenez à ce gentleman ; et toi aussi Tobias. Un maître cocher, mon jeune lord, sur ma parole. Adieu, mon ami Argos, dit-il en caressant un des chiens, adieu, car tu es aussi dans le marché.

Et ayant endossé une ample redingote, et pris sa badine des mains du valet de pied, le lord se disposa à s'éloigner, après avoir jeté un dernier regard sur ses chevaux et sur sa voiture.

Pendant ce tems, le jeune étranger se confondait en excuses auprès du lord, qui continuait de faire ses dispositions sans répondre. Voyant enfin que celui-ci s'en allait sans songer à la dame, il lui dit d'un air de surprise : — Eh quoi ! milord, et milady aussi !

Le lord se retourna d'un air distrait, et regarda un moment l'étranger.

— Soit ! milady aussi.

Et il partit tranquillement, laissant tout stupéfait le jeune homme qui ne tarda pas toutefois à prendre son parti. Il donna un ordre, et, sautant d'un air déterminé dans sa calèche, prit la place du lord près de la dame.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

Album.

La Comédie-Française est au grand complet. M^{lle} Mars y a fait sa rentrée dans le *Misanthrope* et *Valérie*, mardi dernier.

— Ponchard a fait sa rentrée lundi der-

nier à l'Opéra-Comique dans la *Dame Blanche*. On a remarqué avec plaisir que le chanteur avait retrouvé en grande partie ses moyens, un peu fatigués par de nombreuses études.

— Des difficultés sont élevées par l'administration du Vaudeville pour empêcher M^{lle} Brohan d'entrer à la Comédie-Française. Déjà le papier timbré est en circulation.

— Une danseuse de l'Académie royale de Musique, M^{lle} Fourcisy, a déserté le culte de Terpsichore pour débiter au Gymnase-Dramatique, dans les *Vieux Péchés*. M^{lle} Fourcisy représentait précisément dans ce vaudeville une danseuse. On l'a trouvée un peu maniérée. Sa voix n'est pas très-forte, et dans le vaudeville il faut au moins que l'on ne chante pas faux.

— Serres, du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est fort malade depuis quelque tems.

— Henri Monnier est à Marseille depuis un mois. On lui a fait un accueil des plus remarquables : un prince n'est pas plus fêté.

— On répète au Cirque-Olympique un mimodrame sur lequel on compte déjà, et dont Napoléon sera encore, dit-on, le héros.

— Le théâtre de l'Ambigu-Comique ne tardera pas à donner un mélodrame en trois actes, intitulé *les Faussaires anglais*. On le dit rempli d'intérêt.

A LA REINE DES FLEURS, rue du Bac, n° 91. — EAU DE COLOGNE, 1^{re} qualité, à 4 fr. la caisse de 6 grands rouleaux, et VÉRITABLE GRAISSE D'OURS pour arrêter la chute des cheveux.

A ce Numéro est jointe la planche 1010.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



25 Octobre 1833

N^o 1010.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 21. près le passage de l'Opéra
Turban des M^{mes} de M^{lle} Angelle et C^{ie} rue Châteaufort 15. Manteaux en tissu
de l'Inde et Broquage des M^{mes} de M^{lle} Delisle rue Châteaufort.

Mess^{rs} S & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid

